Document generated on 04/27/2024 4:11 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Une juste mesure / Tombeau du comédien / La vie (Bede le Vénérable)

Philippe Delaveau

Number 136, February 2013

Ouvrir le XXIe siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68627ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Delaveau, P. (2013). Une juste mesure / Tombeau du comédien / La vie (Bede le Vénérable). *Moebius*, (136), 194–196.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Philippe Delaveau

Une juste mesure

L'après-midi s'installe dans la pièce, à terre le soleil
jette un tapis vivant, secoue le cuir
de ses cornets à dés emplis d'astres infimes.
Canapés et fauteuils gardent le poids du corps, la table entoure
porte-plume, crayons, stylo, sur le mur les icônes
d'un même amour creusent la grâce d'un visage
dans le puits de dorure.

Tout tremble autour de nous routes, rivière,
il semble aussi que flanc à flanc les livres se balancent,
au gré de l'ombre, au gré des souvenirs.
Les feuillages dehors, emplis de chants, frôlent l'été.
Tu vibres là mon cœur. Un rien te rend plus grand
dans ce poème ouvert comme une voile au vent
que rien n'effraie, n'afflige et que rien ne grandit.

Une juste mesure entre les phrases t'émerveille.
Jour du dehors, dedans cette lumière, et maintenant
les deux plateaux de la balance, entre l'instant
qui fuit, l'éternité qui se rétracte en sa formule, tu délègues
à ce qui fut ton guide un infime navire :
entre deux cimes, deux abîmes. Frêle, éternel,
comme l'aiguille au pas d'une seconde hésite,
tremble, tintement pur des mots d'une joie qui les mêle.

Tombeau du comédien

à Laurent Terzieff

Pour écrire un poème, faut-il, limpide et calme
et pur et bleu le ciel où vibre,
à son labeur fidèle avant le vent de la saison, la feuille
d'un rythme lent et grave. Les mots unis
exigent-ils cette clarté dont la vigueur
tire les jours trop brefs dans ses brancards
jusqu'à ce crépuscule aux crêtes des sommets
où s'accomplit le temps. Non pas une ennemie,
la mort. Un seuil, une porte invisible, cylindre
sombre, parcouru d'anges vers la Lumière.

Que faut-il au poème, villes, visages, roses
d'un jardin de pluie, et tant de menus faits sous le regard
entre la terre oublieuse et l'étoile, et ces images
accomplissant la beauté. J'entends encore
sa voix devenue le poème, avec un geste, un sourire, la vie.
Et ce regard qui ne voyait aucun de nous mais la lumière.

Un loup, un maigre chat, un félin qui bondit
sur le toit mystérieux des poèmes. Terzieff
entrait par effraction dans les maisons de phrases
et la musique souriait à ce sourire. On entend
la voix retentir, on reconnaît la grâce d'un poète.

Là-bas les personnages, maintenant lui
les mots rythmés rejoignent la mémoire
et le silence, ainsi volant bas sur la côte,
les lents oiseaux du soir gagnent les îles de la nuit.

La vie
(Bede le Vénérable)

Qu'appelle-t-on la vie, rois du monde, la voix
grave ou légère la juge heureuse ou malheureuse,
qui peut savoir ? Si toute chose
est éphémère, si tout prend fin, si tout se brise,
porcelaines, miroirs, gloire d'empire. Si tout s'élance
avec courage, aspire à l'éternel, frémit, tremble d'amour,
le temps d'une allumette ou d'un éclair d'orage.

Un bref oiseau par la fenêtre dans la pièce, il se faufile
par la fenêtre en face ouverte au crépuscule,
telle est la vie et l'assemblée bruyante
n'avise froissement d'aile, ni vol rapide,
ni l'ombre de l'oiseau qui s'efface au dehors
vers la nuit, l'ombre et la paix des arbres.

Nous pressentons parfois le feu dans les nuits qui nous bercent
les dons reçus, tant d'instants écoulés, présence
à chaque étape du chemin, la joie
cet oiseau voletant au-dessus de nos têtes
et les langues de feu descendaient sur nos têtes
nul n'est seul, le temps est bref, nos cœurs
sont souvent froids, bientôt vient l'heure
de voir dans le regard dont il nous voit, dont il nous aime.